

Lettres québécoises

Les dires de Gérard Bessette

Réjean Robidoux

Numéro 38, été 1985

URI : id.erudit.org/iderudit/40009ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

ISSN 0382-084X (imprimé)
1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Robidoux, R. (1985). Les dires de Gérard Bessette. *Lettres québécoises*, (38), 45–46.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1985

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]

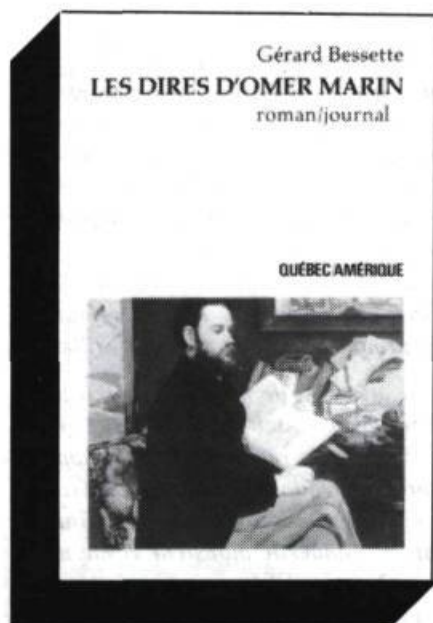


Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

Les DIRES de Gérard Bessette

Rompant un silence de quelque cinq années, Gérard Bessette publie sous une même couverture trois textes diversement autobiographiques qui, par l'écriture, pourraient provenir de trois auteurs distincts. Le premier, *Les Dires d'Omer Marin*, donne son titre à tout l'ouvrage: vers l'année 1999, après la mort d'Omer Marin, son disciple de prédilection, légataire de tous ses papiers et qui s'approprie jusqu'à son style, esquisse l'inventaire des manuscrits (bessettiens) «posthumes», sur la toile de fond explicative des propos plus ou moins décousus du maître, rapportés par divers témoins. Sous l'angle personnel, la distanciation de l'auteur est sans doute ici triple ou quadruple; dans la mesure où ce n'est même pas son double Omer Marin qui écrit, c'est plutôt l'héritier de celui-ci, qui se fonde d'ailleurs en partie sur les souvenirs des autres. L'ensemble est de la même encre exactement que *Le Semestre*. Le lecteur retrouvera, entre autres, les procédés familiers, notamment celui qui a trait à la déformation assonnée et transparente des noms de personnes, dont certains — Butor-Ali Nonlieu... — sont même l'objet d'assez longs commentaires.



Le second texte reproduit un extrait censément authentique du journal de l'auteur en janvier 1945, qui relate à la façon d'une véritable nouvelle «la rupture» des premières amours du jeune homme. Les pages de «Préface», de «Postface» et de «Séquences», qui encadrent ce récit et qui sont datées de l'été 1983, soulignent en particulier une cer-

taine «prétention-naïveté qui s'étale dans *La Rupture*, et l'auteur constate à bon droit que «au plan formel, [...] [s]on style, même diarien-journalier, a considérablement changé en quatre décennies.»

Le troisième et dernier texte enfin est celui d'un exposé fait à l'UQAM en septembre 1984 sur «Gérard Bessette et son oeuvre». L'auteur y adopte une attitude volontairement désinvolte vis-à-vis de soi-même. Le ton badin l'incite à parler quelque peu par antiphrase, comme lorsqu'il qualifie son journal «d'une médiocrité sans faille» ou quand il déclare que «la popularité du *Libraire* [l']agace». Je ne recommanderais pas de prendre à la lettre certaines révélations d'histoire littéraire qu'il se donne vaguement l'illusion de croire, par exemple, sur la genèse de *La Commensale*. Ces étourderies, au reste, n'ont guère d'importance, ce qui compte ici, c'est de connaître le sentiment actuel de l'écrivain sur sa carrière et son oeuvre passées. □

Réjean Robidoux

Extraits

Mais je pensais aussi aux étranges années de silence littéraire qui suivirent la retraite d'Omer Marin, d'autant plus inexplicables que Marin avait censément pris sa retraite dans le but d'écrire davantage, de noircir plus de papier, lui dont la production, sans être abondante, avait durant un quart de siècle accusé une régularité plus qu'honorable.

Je récapitulais aussi dans mon crâne les nombreuses années, une dizaine en fait, où j'allais lui rendre visite une fois par trimestre environ à Narcotown — sauf les deux ou trois occasions où il dut se rendre à Montréal pour affaires et où je m'empressai d'aller le rejoindre — presque toujours à Narcotown donc où apparemment il ne voyait pour ainsi dire personne et où je ne comprenais

pas qu'il s'obstinât à demeurer, petite ville somnolente comme le suggère son nom et qui n'offre que très peu de stimulants intellectuels, sauf à la Princess University où Marin ne se rendait jamais, même pas pour prendre un repas au Faculty Club. (Ses anciens collègues m'ont affirmé ne l'y avoir vu que trois ou quatre fois en une douzaine d'années.)

Je me demande aujourd'hui si, revenu de tout, dépourvu de projets, d'ambition, d'élan vital, sachant peut-être qu'il était condamné à, mettons, moyenne échéance, s'il s'était tout simplement-tranquillement contenté d'attendre la faucheuse... Heureusement pour lui — pourquoi heureusement? — il ne fut pas obligé de mettre lui-même fin à ses jours comme il m'a affirmé qu'il le ferait le cas échéant. Je me rappelle encore textuellement ses paroles:

— Si jamais je devenais vraiment souffrant, c'est-à-dire en proie à une douleur physique aiguë qui menaçait de se prolonger, je n'hésiterais pas un instant à y mettre fin...

Les deux premières années qui suivirent sa retraite furent peut-être celles où je me sentis le plus près de lui, en particulier la semaine que je passai en sa compagnie en juillet 197...

Au début de sa retraite, je lui demandais naturellement où en étaient ses travaux. Il me répondait d'abord qu'il s'accordait des vacances, puis qu'il batifolait, s'amusait à griffonner une parodie des dialogues de Platon (qui, naturellement, ne vit jamais le jour et dont je retrouvai des fragments dans une des caisses). Puis à mesure que les années passaient, ses réponses se firent plus vagues, même évanescentes. Il mentionnait parfois un projet qu'il mijotait-incubait, mais il le faisait sans grande conviction; il m'interrogeait sur mes ambitions, mes «activités littéraires». Hélas, mes réponses restaient en général aussi évanescentes que les siennes. Non pas que je n'écrivisse plus: au contraire. Bien que ce fût à-coups, par «crises». Mais je n'arrivais pas à donner à mes graphorrhées fienteuses (ainsi en suis-je venu à les baptiser) une forme qui me satisfît. Je les laissais donc dormir dans mes cartables. Et jamais je n'osai les montrer-soumettre à Marin. Était-ce par appréhension, rancune-rancoeur? Peut-être.

Toujours, est-il que, les trois ou quatre fois où, décidé de sortir de ce marasme (les manuscrits s'accumulant dans mes tiroirs et dans mes demimalles: transatlantiques aussi amples mais deux fois plus plates que celles de Marin). Je les sortis et me mis à en dactylographier quelques-uns «au propre» et les soumis à des éditeurs: ou bien on

me les refusa ou bien on suggéra des remaniements si radicaux-cataclysmiques (et qui à mon sens manifestaient de la part des comités de lecture une telle incompréhension) que je laissai tomber mon projet (non sans soulagement ambigu).

Et au bout de quelques années, alors que nos rencontres étaient devenues bisannuelles, je renonçai à poser des questions à Marin sur son silence, sa stérilité littéraires. Lui faisait de même à mon égard, peut-être par délicatesse ou ennui (parce qu'il ne voulait plus jouer les mentors vis-à-vis de moi), peut-être par conviction que, côté roman, je ne produirais jamais rien qui vaille...

Il m'arriva de me demander si le silence de mon ami — car il l'était devenu même si je ne réussis jamais à l'appeler autrement que monsieur Marin (alors que lui, sur mes instances, avait fini par laisser tomber le monsieur et me nommait Nazaire-Élie, mais jamais Nazaire tout court comme mes autres amis), il m'arriva donc de me demander si le cerveau d'Omer Marin s'était détérioré-tari au fil des années. Mais je chassais bien vite cette pensée en me rappelant la vivacité, la clarté de sa conversation et de ses propos-reparties, l'intérêt qu'il portait toujours à nos lettres dont il suivait jusqu'à la fin les principaux développements.

Je me disais alors qu'il préparait peut-être de longue main un «grand oeuvre» dont il préférerait ne pas parler.

En dépouillant ses archives, je me suis rendu compte qu'il n'en était rien à moins que des extraits de son journal n'en puissent constituer la matière (de ce «grand oeuvre»).

* * *

Mais OM disait-il la vérité quand il affirmait manquer de visualité et de mémoire visuelle? J'en doute un peu car je l'ai (à d'autres occasions sur d'autres sujets) maintes fois surpris à mentir ou, mettons, à romancer. Il y avait chez lui, cela va sans dire, du Narcisse et du fabulateur: on était d'autant plus porté à le croire qu'il mentait pour mentir, gratuitement sans raison apparente. Je m'y suis longtemps laissé prendre...

Pourquoi Marin souhaitait-il me tromper-mystifier, moi surtout à qui il a confié la mission d'«écrire sa psycho-

biographie»? N'y avait-il pas un éclat moqueur-gouailleur dans ses yeux lorsqu'il me confiait mollement-sérieusement-narquoisement cette mission posthume? — Maintenant je me demande: Est-il possible que Marin ait décrit tant de scènes saisissantes de vivacité avec une plume-vision d'aveugle ou presque?

* * *

Lundi, 8 janvier [1945]

Est-elle bien réelle, ma souffrance? Ne fut-elle pas qu'une chimère, puisque la lecture que je viens de faire des 50 premières pages de Du côté de chez Swann m'a causé une émotion presque aussi forte et aussi douloureuse que celle en moi provoquée par la nouvelle que Marcelle voulait se marier; puis ensuite aussi agréable, aussi délicieuse, ou peu s'en faut, que celle qui naquit de ma dernière étreinte en quittant Iberville?

Me voici, moi, homme inquiet et malheureux, menacé à la fois de l'abandon de celle que j'aime et de la contrainte brutale du service militaire, me voici consolé, rasséréiné ce soir par la lecture de quelques pages écrites il y a bien des années par un homme débile, malade, malheureux lui aussi, qui cherchait à distraire ses longues insomnies et ses étouffements — comme moi — par le petit grincement de sa plume sur du papier blanc. En ce moment, je suis ému; je ne suis pas malheureux. Dans un instant, je le serai peut-être, car nul ne peut prévoir quelle sera sa vie ne fût-ce qu'une seconde d'avance; mais j'aurai goûté quelques minutes de bonheur; mais la joie que m'a procurée cette lecture, nul ne me la peut enlever, nul ne peut non plus ébranler cette conviction que j'en goûterai encore de semblables, même assailli plus tard de plus déprimantes épreuves. □